

HOMÉLIE ORDINATION DIACONALE Patrice Hervy 6 décembre 15

Lectures (2^e dimanche Avent C) :

Baruc 5, 1-9

Ps 125

Philippiens 1, 4-6.8-11

Luc 3, 1-6

Il y a dans le temps de l'Avent deux grands moments dont chacun est bien conscient : le premier, faisant suite aux derniers dimanches du temps ordinaire, nous parle de la *fin des temps* en nous faisant entendre des pages d'évangile qui nous surprennent et que nous avons parfois du mal à prendre comme une bonne nouvelle ; le second moment nous remet en mémoire l'*approche de Noël* en nous faisant retrouver les débuts de l'évangile de Luc et de Matthieu : l'annonce à Zacharie, l'annonce à Marie, l'annonce à Joseph.

Pour le dire autrement, nous voyons dans l'Avent, non sans raison, un double rappel : un rappel de ce vers quoi nous allons, la rencontre avec le Christ ressuscité – à la fin des temps, mais déjà à la fin de chacune de nos vies ; un rappel de ce qui est à l'origine de la foi chrétienne, la venue du Fils de Dieu dans le monde.

Nous sommes entre ces deux venues, mais le lien à faire entre l'une et l'autre n'est pas facile : souvent, la perspective de la fin (et de notre propre fin) nous terrifie, et l'évocation du début nous apparaît parfois comme un récit merveilleux, qui nous distrait de nos préoccupations quotidiennes mais n'a pas grand rapport avec elles.

Nous ne pouvons pas sortir de cette difficulté tant que nous ne comprenons pas qu'il n'y a pas deux moments dans l'Avent, mais bien trois. Le troisième, qui se situe au milieu, c'est celui où nous sommes ; et c'est lui qui fait le lien entre la première et la deuxième venue du Seigneur. Ce moment, c'est une personne : celle de Jean le Baptiste.

Dans l'évangile de ce jour, Luc nous présente l'arrivée de Jean-Baptiste avec une grande solennité. C'est même, d'une certaine manière, le vrai début de son évangile, tout ce qui précède étant la préparation. Il prend soin de poser avec précision le cadre historique et géographique : l'an quinze de Tibère, Ponce Pilate gouverneur de Judée, les grands prêtres étant Hanne et Caïphe ; la Judée, la Galilée, l'Iturée, la Traconitide, l'Abilène... Ces personnages et ces territoires se retrouveront à travers toute la vie publique de Jésus, et jusque dans sa passion. Mais ici, c'est de Jean-Baptiste qu'il est question, et c'est lui qui donne le départ à l'évangile. Mieux : plutôt que Jean-Baptiste, c'est une *décision divine*, concrétisée par « la Parole de Dieu » qui lui est « adressée dans le désert », à lui, Jean dont le nom signifie « Dieu fait grâce », fils de Zacharie, dont le nom signifie « Dieu se souvient ».

« Dieu se souvient » et « Dieu fait grâce ». Comment ? justement par Jean-Baptiste, dont la mission annoncée jadis à Zacharie son père consiste à « préparer pour le Seigneur un peuple *disposé* ». Dieu, en effet, aura beau se souvenir et faire grâce : si les destinataires de la grâce ne sont pas disposés à la recevoir, elle sera donnée en vain. Cet enjeu est celui de la prédication du Baptiste, et l'évangile du troisième dimanche nous dira qu'il y est bien parvenu, car « le peuple était en attente ».

C'est en cela que le temps du Baptiste rejoint tous les temps, et rejoint notre temps. Le temps de la préparation à l'accueil du Dieu qui fait grâce, c'est le nôtre. Aujourd'hui, en 2015, nous sommes en « l'an quinze de l'empereur Tibère », quels que soient les noms des Tibère de notre époque. Même si Tibère a aujourd'hui d'autres noms, Jean-Baptiste est toujours là pour préparer au Seigneur un peuple « *disposé* », un peuple « en attente », afin que la bonne nouvelle de la première venue du Seigneur permette l'accueil de sa grâce pour préparer sa seconde venue.

La prédication de Jean-Baptiste est souvent rugueuse : en effet, la grâce de Dieu ne peut se recevoir que dans des cœurs contrits. Le dernier mot de l'Évangile n'est pas au jugement, mais à la miséricorde – mais celui qui ne se soumet pas au jugement ne peut accueillir la miséricorde : « je ne suis pas venu, dit Jésus, appeler les justes, mais les pécheurs – pour qu'ils se convertissent. »

Ce temps où Jean-Baptiste se tient toujours au milieu de nous, c'est le temps de la *diaconie de l'Église*, car cette diaconie n'est pas autre chose, n'a pas d'autre but que la *préparation des chemins du Seigneur*. La diaconie est un accompagnement des hommes et des femmes de tous les temps pour que leur cœur soit enfin « disposé » à accueillir Celui qui vient.

Puisque cette préparation ne s'achève jamais, le Concile Vatican II a eu l'intuition prophétique de rétablir « l'ordre du diaconat comme état de vie permanent » dans l'Église. L'expression « diacre permanent » qui s'est répandue est une expression assez malheureuse : ce n'est pas le diacre qui est « permanent », c'est la diaconie de l'Église. Et ceux qui restent diacres toute leur vie incarnent cette attitude permanente de l'Église tout entière. Mais pas eux seuls : on n'a pas assez remarqué le souhait explicite du Concile, dans son décret sur la formation des prêtres, que le temps du diaconat en vue du sacerdoce presbytéral ne soit pas qu'une étape formelle, mais une durée significative d'exercice effectif de ce ministère.

Le diaconat est un ministère « du seuil », on le souligne souvent. Je préfère dire pour ma part qu'il est un ministère de *l'acheminement*, car les seuils n'existent que pour être franchis, les portes n'existent que pour être passées, et c'est le franchissement qui souvent fait problème. Dans « acheminement », il y a le mot « chemin ». En cette année de la miséricorde, l'Église est invitée à aller au seuil et à faire franchir les portes en accompagnant chacun avec l'amour miséricordieux de son Seigneur.

Vous l'avez remarqué : toute la première lecture de ce dimanche est une prophétie du chemin. Dieu « se souvient » de sa promesse, et il « a décidé » : sa décision, irrévocable, est d'aplanir le chemin. Les hautes montagnes et les collines seront abaissées, les vallées seront comblées, la terre sera aplanie, pour qu'Israël chemine « en sécurité dans la gloire de Dieu ».

Cher Patrice, vous qui êtes ordonné diacre en ce jour, vous serez le serviteur de cette décision de Dieu. Par le baptême, vous accueillerez sur le seuil et vous ouvrirez les portes de la vie à ceux et celles qui demanderont le don de l'entrée dans l'Église et de la nouvelle naissance. Par la proclamation de la Parole, vous aurez mission de préparer un peuple disposé à la rencontre du Seigneur, au plus intime des cœurs et des vies, dans le mystère eucharistique. Par la célébration du mariage, vous inviterez les époux à répondre en confiance à l'engagement de Dieu en leur faveur par l'engagement de leurs vies. Dans les funérailles chrétiennes, vous ferez mémoire une nouvelle fois de ce don irrévocable par lequel Jérusalem a définitivement quitté sa « robe de tristesse et de misère » et revêtu « la gloire de Dieu pour toujours ». Et vous aurez le souci constant de ceux qu'on ne pense pas à convier : les plus petits, les plus pauvres, les oubliés des hommes qui sont les bien-aimés de Dieu et les premiers destinataires de sa miséricorde.

Avancez maintenant en confiance : pour pouvoir conduire son peuple « dans la joie, à la lumière de sa gloire », Dieu vous fait marcher, vous et Marie-Pierre, sur un chemin sûr pour cette nouvelle étape de votre vie.

C'est pourquoi je ne saurais mieux faire, en concluant cette homélie, que de reprendre pour vous les paroles de saint Paul aux Philippiens, en vous souhaitant de « progresser de plus en plus dans la pleine connaissance et en toute clairvoyance pour discerner ce qui est important », et « que celui qui a commencé en vous un si beau travail le poursuive jusqu'à son achèvement » pour le jour de la venue du Christ Jésus notre Seigneur.